

**Podcasts Effractions : à partir du livre de Julia Kerninon, *Toucher la terre ferme* (L'Iconoclaste, 2022) - interview de Camille Froidevaux-Metterie**

« *Ce qui est frappant, c'est qu'alors même que nous avons désormais la maîtrise de notre capacité procréatrice, l'injonction sociale à devenir mère est toujours aussi forte.* »

Effractions : le podcast, vous fait découvrir cinq romans du Festival Effractions, qui explore les liens entre littérature et réel. La troisième édition se tient à la Bibliothèque publique d'information du 24 au 28 février 2022.

Dans cet épisode, Blandine, bibliothécaire à la Bpi, reçoit la philosophe Camille Froidevaux-Metterie pour parler de *Toucher la terre ferme*, de Julia Kerninon. Blandine :

**Présentation**

Au début de ce récit autobiographique, l'autrice Julia Kerninon évoque sans fard son expérience de la maternité, et le gouffre que la naissance de son premier enfant a ouvert en elle, à trente ans. Elle raconte. L'accouchement en siège. L'indicible expérience. L'envie paradoxale de fuir, un soir de novembre, en chemise de nuit sur le parvis d'un hôpital, tandis que son enfant tout juste né dort avec son père au premier étage. La vie d'avant qui lui revient comme un appel au large. Face aux doutes et aux contraintes, l'autrice se raccroche aux souvenirs de celle qu'elle était : une jeune femme libre, passionnée de littérature, traversant la vingtaine dans une solitude heureuse, habitée par des passions amoureuses tumultueuses et des vagabondages exaltés. Jusqu'à la rencontre avec celui avec qui tout est simple, avec qui tout est sain, et qui devient le père de ses enfants.

Ce récit intime, ponctué de citations des auteurs qu'elle dévore, pose la question de l'ambivalence maternelle, et de l'amplitude parfois contradictoire des émotions et du ressenti des mères à l'arrivée de leurs enfants, loin des images d'Épinal véhiculées par la société. En confiant ses tempêtes intérieures, Julia Kerninon nous offre la possibilité de partager les interrogations de femmes qui questionnent la façon d'être soi quand on devient mère. Peut-on rester soi, ou devient-on autre à l'arrivée d'un enfant ?

1/ Depuis quelques années, plusieurs autrices à l'instar de Julia Kerninon se saisissent du sujet de la maternité et mettent à mal l'image idéalisée et idyllique de ce moment particulier de vie. Pensez-vous que la maternité ait été longtemps un angle mort de la littérature et de la philosophie, et qu'on assiste aujourd'hui à une sorte de rattrapage sur ce sujet ?

*Camille Froidevaux-Metterie, philosophe, spécialiste des transformations de la condition féminine, qui vient de publier *Un corps à soi au Seuil*.*

Alors je crois que c'est exactement ce que nous sommes en train de vivre, c'est-à-dire une séquence de réinvestissement par les femmes de ces thématiques très incarnées, et au premier chef de la maternité. C'est un retour au corps qui date selon moi des années deux-mille-dix. Il s'explique par un certain nombre de phénomènes, mais le principal, selon

moi, c'est que nous avons soudainement pris conscience que par-delà un certain nombre d'avancées, et même de conquêtes féministes, il y avait une question qui était restée un peu en dehors de la révolution de l'émancipation et ce domaine, c'était le domaine de l'intime, le domaine du corps des femmes, dans ses dimensions vraiment les plus spécifiquement féminines. J'ai pu observer par exemple que si cette corporéité était au centre de tous les combats et de toutes les actions des années soixante-dix, elle avait été recouverte par d'autres luttes, mais aussi par d'autres nécessités : le fait par exemple qu'à partir du début des années quatre-vingt, les femmes investissent massivement le monde du travail.

On peut remarquer que pendant quelques décennies, jusqu'à la décennie deux-mille-dix, les questions corporelles ont été évacuées du champ de la lutte féministe, de la pensée féministe mais aussi plus largement de la pensée tout court, de la philosophie et de la littérature. Alors pour ce qui regarde la philosophie, c'est assez simple et assez court, toujours et jusqu'à aujourd'hui y compris, jamais personne n'a pensé en philosophe la maternité. On commence seulement à voir quelques textes publiés sur cette question. C'est vraiment comme un angle mort de la philosophie. D'abord, parce que la philosophie est une discipline ultra-masculine, en tout cas l'a très longtemps été, mais ce n'est pas la seule raison. C'est aussi, je crois, parce qu'on a toujours considéré que la maternité est ce qui renvoie les femmes à leur nature, à la nature en général, et que ce n'est donc pas un objet de pensée, puisque c'est un fait quasi-trivial de la vie quotidienne, qui renvoie à la nécessité de reproduction des sociétés humaines et que ce n'est donc pas du tout quelque chose qui se saisit comme d'un objet de pensée.

On aurait pu imaginer que la littérature, qui n'a pas autant de barrières intellectuelles que la pensée philosophique, aurait pu se saisir de la question maternelle. Là aussi, il y a comme un long tunnel avec quelques exceptions çà et là, mais en tout cas ce qui est frappant aujourd'hui, c'est qu'on voit une nouvelle génération d'autrices qui ont décidé de faire de ce sujet maternel un sujet littéraire, un lieu d'exploration littéraire, un lieu d'expérimentation littéraire et je trouve que c'est une bonne nouvelle.

2/ Il semble que féminisme et maternité aient longtemps été incompatibles. Aujourd'hui, des mères revendiquent un nouveau féminisme s'appuyant sur l'expérience de leur maternité, et certaines se découvrent même féministes à cette occasion : comment comprendre cette évolution ? Quel regard les différents courants féministes ont-ils posé et continuent-ils de poser sur la maternité ?

La capacité maternelle des femmes, c'est le socle du système patriarcal, c'est-à-dire que depuis que l'on a défini l'existence des femmes au seul prisme de leur capacité procréative, depuis qu'Aristote les a enfermées dans cette condition maternelle qui est aussi une condition domestique, et tout au long de l'histoire à travers les siècles, y compris par-delà le tournant de la modernité démocratique, on a défini les femmes à l'aune de leur capacité maternelle. On les a donc privées de toutes les possibilités et de toutes les libertés qui sont associées à une vie dans le monde et non pas au sein du foyer.

C'est pourquoi, lorsque les féministes des années soixante-dix entrent en scène, elles se saisissent de cette question qui est en quelques sorte la question fondamentale, et elles entreprennent alors d'extirper les femmes de ce carcan maternel en luttant et en conquérant les droits procréatifs que sont le droit à la contraception et le droit à l'avortement. Ce dont il s'agit pour elles, c'est vraiment de faire en sorte que les femmes ne soient plus assignées à un quelconque destin maternel, mais qu'elle puissent imaginer une vie éventuellement sans

enfant, mais en tout cas une vie dont elles ont la maîtrise pour ce qui regarde le versant procréateur.

Dans le champ féministe, il y a plusieurs façons de penser cette question. Dans le champ par exemple du matérialisme lesbien, la maternité, comme d'autres activités très incarnées qui sont celles des femmes notamment hétéro, fait partie de ce contre quoi il faut pouvoir vivre et s'émanciper. Il y a, comme vous l'avez évoqué, en arrière-fond de toutes ces pensées, la proposition beauvoirienne et ses phrases cinglantes et cette critique très vive qu'elle fait de la condition maternelle qui est pour elle comme le tombeau des femmes, puisque c'est en devenant mère que les femmes se voient privées à jamais de leur statut d'être libre, d'être capable de se projeter dans le monde et d'agir dans le monde. Et puis, il y a aussi dans les années soixante-dix une autre position, celle des féministes différentialistes ou psychanalytiques qui, au contraire, vont défendre l'égalité entre les femmes et les hommes sur la base d'une forme d'exaltation de la « puissance » maternelle – le mot de puissance est le leur. Mais ça, c'est un courant qui a assez rapidement reflué et la thèse qui va s'enraciner, c'est que la maternité, c'est vraiment, de façon quasi-définitive, le lieu de la domination masculine et le vecteur privilégié de cette domination.

Ce qui se passe aujourd'hui c'est que, à la faveur de la redécouverte de pas mal de textes des années soixante-dix, une nouvelle génération de féministes se saisit d'un objet, mais en repérant qu'il peut y avoir là aussi quelque chose de l'ordre de l'émancipation. Parce qu'on oublie souvent de rappeler que chez Beauvoir, il y a certes cette critique que j'évoquais, c'est-à-dire la mise au jour de tous les ressorts très incarnés par lesquels les hommes ont prise sur le corps des femmes et donc continuent de les dominer, de les asservir, mais il y a aussi dans sa proposition, qui est phénoménologique, quelque chose qui a à voir avec la possibilité d'une libération, mais qui passe aussi par le corps. Et ce qu'on a entrepris de faire précisément depuis quelques années, c'est de mettre au jour toutes les modalités émancipatrices que recèle aussi le corps des femmes, y compris cette capacité maternelle.

Il s'agit d'abord de pointer, de révéler tous les mécanismes qui font que les femmes qui souhaitent avoir des enfants, ou qui sont enceintes, ou qui ont des enfants, se trouvent toujours et encore discriminées, voire subissent des violences de ce fait même. Il s'agit donc de montrer que la maternité est bel et bien un vecteur privilégié de la domination masculine. On le voit encore aujourd'hui, on sait très bien que dans le monde du travail, une femme revenant de son congé maternité peut se trouver mise au placard ou rétrogradée, et c'est un peu la moindre des peines, il y en a bien d'autres. Mais ce que ces nouvelles féministes veulent montrer, c'est que finalement, en se réappropriant la dimension maternelle, on peut aussi la repenser et surtout l'éprouver de façon différente. On peut par exemple réfléchir aux modalités dans lesquelles on souhaite accoucher, on peut par exemple vouloir refuser le cadre très médicalisé et très masculino-centré qui domine aujourd'hui et depuis toujours, en tout cas depuis longtemps, ce processus gestatif. Et puis on peut aussi faire tous les choix, c'est sans doute la principale de toutes les revendications sur ce volet maternel comme sur ce qui regarde le corps des femmes, il faut pouvoir conquérir la possibilité de faire tous les choix possibles : avoir de nombreux enfants, ne pas en avoir, les avoir au moment où on le souhaite, les élever, les éduquer comme on le désire.

3/ Le texte de Julia Kerninon donne à entendre une jeune mère en proie à un mal-être alors qu'elle devrait être heureuse, et, bien qu'il ne s'agisse pas ici de détailler ces raisons, une opposition se crée entre l'état de liberté de la femme avant ses grossesses, et la sensation de perte de soi dans la maternité (heureusement transitoire, le plus souvent).

De quelle façon pensez-vous que cette apparente opposition pourrait être renversée, et à quelles conditions les femmes pourraient-elles sortir de ce schéma et retrouver une liberté pleine et entière avec ou sans enfant ?

Ce qui est frappant, c'est qu'alors même que nous avons désormais la maîtrise de notre capacité procréatrice, l'injonction sociale à devenir mère est toujours aussi forte. Elle est purement symbolique puisqu'on peut faire le choix de ne pas avoir d'enfant, on en a les moyens, mais néanmoins, il y a comme une forme de reproduction à un niveau beaucoup plus symbolique mais tout aussi pesant, de cette idée qu'une femme ne s'accomplit pleinement que dans la maternité. Donc, il me semble très important en tant que féministe de défendre cette idée que le non-désir d'enfant est tout aussi légitime en tant qu'option procréative que le souhait d'en avoir un ou plusieurs et ça passe notamment par le fait de rendre possibles des outils qui sont à la disposition des femmes, comme la possibilité de se faire stériliser que tout individu majeur peut demander mais que les jeunes femmes, et notamment celles qui n'ont jamais eu d'enfant, ont les plus grandes peines du monde à obtenir parce que les praticiens estiment, et pensent à leur place, qu'elles changeront un jour d'avis ou qu'elles agissent de façon irréfléchie. Donc, il y a un enjeu dans les luttes actuelles, qui est celui de rendre possibles toutes les options procréatives disponibles.

Et puis il y a cet enjeu de la façon dont on peut tenir ensemble l'aspiration à être un sujet libre et un sujet agissant dans le monde, et puis cette condition maternelle. Alors là, ça passe je crois par quelque chose dont il me semble vraiment important de parler aujourd'hui, qui est comment on pense en féministe la place des hommes, à la fois dans le féminisme et dans la vie des femmes bien évidemment. Et pour ce qui concerne la maternité, c'est, je crois le noeud du problème puisqu'on sait très bien, y compris dans les milieux les plus éduqués, dans les franges les plus sensibilisées aux questions féministes, que dès lors que les femmes deviennent mères, toute les charges qui en découlent, les charges pratiques, matérielles, mais aussi la fameuse charge mentale, mais aussi la charge émotionnelle, c'est-à-dire le souci qu'ont les femmes pour le bien-être affectif de leur entourage, ces charges vont peser quasiment sur leurs seules épaules. Les hommes, même s'ils ont le sentiment de participer davantage, ce qui par certains aspects est vrai, n'ont toujours pas pris la mesure de ce que représente pour une femme jeune, ou moins jeune, le fait qu'elle devienne mère et que du coup son activité professionnelle, mais aussi son activité de femme quelle qu'elle soit, se trouve en quelque sorte empêtrée au beau milieu de ces nouvelles exigences qui sont liées à la maternité. Donc, il y a des combats à mener pour rendre possible un congé paternité digne de ce nom, et pas seulement une poignée de jours ou quelques semaines comme c'est le cas aujourd'hui et qui ne sont d'ailleurs pas obligatoires. Et puis il y a aussi peut-être à lutter sur le terrain des représentations pour développer cette idée que finalement, au-delà de la maternité, c'est surtout la parentalité qu'il s'agit de réfléchir dans une perspective féministe et de ce point de vue, je suis assez heureuse de voir qu'il y a des initiatives, des propositions, des livres qui paraissent ces temps-ci et qui vont creuser et défricher cette voie d'une nouvelle parentalité féministe.

### **Extrait**

« J'avais pensé que je deviendrais quelqu'un d'autre à l'instant précis où il sortirait de moi. J'avais pensé que la lumière s'éteindrait et se rallumerait d'un coup, comme dans les soirées surprises d'anniversaire. Je me voyais mourir et revenir à la vie, débarrassée de moi-même, réinventée, lavée, ardoise magique. J'avais pensé que ce serait irrésistible. J'avais peur de me noyer dans ses yeux et de n'en jamais revenir, emportée par le courant

comme ça avait failli m'arriver, un jour, au large de Long Island. J'avais peur que mon enfant soit un poids de plomb au bout du filin de mon zeppelin, mais je croyais aussi que cette autre personne que je deviendrais serait naturellement douée pour tout ce qui s'annoncerait, et que ce serait elle qui s'occuperait de tout ça. Peut-être qu'inconsciemment je pensais que ma mère s'en occuperait, ou bien que je deviendrais ma mère. Mon bébé, je le voyait rédemption, goélette, calendrier perpétuel, magnum opus, paratonnerre, mais aussi poix bouillante, goudron et plumes, muselière, cage, torture KGB. Je le voyais éternel, chemin impossible à rebrousser, politique de la terre brûlée. Je pensais que je disais adieu à la personne que j'avais été, et je me forçais à trouver en moi le courage d'abandonner cette peau douce, vaisseau qui m'avait tant fait voyager, pour une autre dont la valeur ne me serait révélée que lorsqu'il serait déjà trop tard. Tout au long de la grossesse, j'avais scruté les échographies comme les cartes sans légendes d'un pays inconnu – l'Azerbaïdjan peut-être ? La Caroline du Nord ? Devant l'écran lumineux, à chaque fois que l'échographe demandait *Vous voyez ?* et que je mentais, je ne pouvais pas m'empêcher de penser que quelqu'un allait surgir derrière mon épaule et s'écrier *Non, je regrette, c'est impossible, il y a eu une erreur, vous êtes beaucoup trop jeune pour avoir cet enfant, enfin. Vous êtes un enfant.* »

*Cet épisode a été préparé par Blandine Fauré.  
Merci aux éditions L'iconoclaste.*

*Lecture par Caroline Girard  
Réalisation : Michel Bourzeix et Gilles d'Eggis  
Musique : Thomas Boulard*

*Ce podcast a été produit par Balises, le magazine de la Bibliothèque publique d'information.  
Vous pouvez écouter tous les épisodes sur [balises.bpi.fr](http://balises.bpi.fr) et sur les plateformes de podcast habituelles.*